

Cécile Vargaftig

Garches

Il y a quatre ans, j'ai effectué une résidence d'écriture à l'hôpital Raymond Poincaré de Garches en partenariat avec la médiathèque de l'hôpital et Myriam Revial, la bibliothécaire. Avec une dizaine de patients du service de neurologie hospitalisés dans le bâtiment Netter, principalement des victimes d'AVC, nous avons écrit une suite de textes sur leur vie à l'hôpital, en s'appuyant sur des extraits de romans d'aventure du XIX^e siècle. Ce travail a donné naissance à un livre : [Le voyage immobile](#), qui est consultable sur [remue.net](#)

Aujourd'hui, je commence une nouvelle résidence d'écriture, qui a pour objet d'aider à penser ce moment difficile qu'est la sortie de l'hôpital. Même si, à Garches, les équipes soignantes essaient d'accompagner les patients le plus longtemps possible, il arrive toujours un moment où le patient revient définitivement chez lui, et où l'hôpital n'est plus qu'un souvenir, durablement inscrit dans le corps. Là encore notre but est de concevoir un livre, construit comme un roman épistolaire, où se croiseraient des lettres écrites par les anciens patients, mais aussi par les soignants, mais encore par les patients actuels...

Cette fois-ci, je suis accompagnée d'une plasticienne, Valérie Minetto. Elle assiste aux séances d'écriture, et tient à sa manière le journal de la résidence. Les photographies, dessins et peintures qu'elle réalise au fil des mois seront exposés à la médiathèque.

Ma référence intime, pour ce projet, sont *Les lettres persanes*, de Montesquieu, qui travaille la même double thématique que celle que je rencontre au cours de la résidence : celle de la nostalgie du pays natal, ou *prénatal* (les patients parlent tous de *renaissance* à propos de leur long séjour à Garches) et celle de la redécouverte douloureuse d'un monde familier rendu étranger par le handicap.

Rentrer chez soi en fauteuil roulant, c'est d'une certaine façon *être persan*.

Certains des patients ou des soignants écrivent seuls, d'autres me parlent et me laissent écrire un texte à partir de leurs phrases. Pour l'instant, je pars à la collecte des textes des anciens patients, ceux avec qui j'ai écrit [Le voyage immobile](#), en leur rendant visite sur leur lieu de vie (chez eux, au café du coin, etc.).

Tout en collectant ces textes, je procède à une autre collecte : celle de paysages pour mon prochain roman, *Les aventures de Simone Herbart* : une exploration du Grand Paris, et à travers lui, de la révolution sismique que nous traversons : la fin du XX^e siècle, et le début de quelque chose, ou de rien.

Ce livre s'amusera à être à la croisée de Raymond Chandler et de Marcel Proust : dans ce qui ressemble à une série policière, la narratrice (Simone Herbart *herself*) s'improvise détective privée et, d'enquête en enquête, découvre un territoire en ruines,

déterre des fantômes du passé, se souvient, fait justice, oublie, ne regrette rien.

Première strate de ce roman, donc : le journal de la résidence. Je vous en livre ici les trois premiers jours.



28 avril. Je rencontre les ergothérapeutes de Netter, le service de neurologie de l'hôpital de Garches. Macron est passé ici quelques jours plus tôt, au lendemain du premier tour. On ne parle que de ça, et des futurs travaux : construire un nouvel hôpital de Garches, non pas à la place de l'ancien, mais juste à côté. Difficile de ne pas y voir une métaphore de la situation politique du pays. Ici, où nous sommes, l'ancien bâtiment prend déjà des allures de ruine.

Première lettre : Lettre aux anciens patients

Vous étiez ici, avec nous, durant longtemps. D'abord Netter 1, réanimation, puis Netter 2, hospitalisation, puis Netter 3, hôpital de jour. Vous aviez chacun votre ergothérapeute attitré. Nous sommes neuf, et nous occupons de dix ou douze patients. Quand l'un s'en va, un autre arrive. Lésions cérébrales. AVC. traumatismes crâniens. Troubles cognitifs. Troubles du comportement.

Ici, à l'hôpital, vous êtes nés pour la seconde fois. Nous sommes les premières personnes que vous avez rencontrées dans votre nouvelle vie. Nous ne savions rien de votre personnalité d'avant. Nous vous avons aidé à faire connaissance avec votre nouveau vous-même.

Pendant des mois, nous avons travaillé ensemble. Tous les jours se lever, se laver, toute la journée des choses de tous les jours, faire les courses, le ménage, cuisiner, bricoler. Ensemble, nous avons vécu des choses fortes. Nous vous avons mis en échec avec bienveillance, mais nous admirions votre courage, votre hargne, votre persévérance.

Quand vous rentrez chez vous, vous ne donnez plus de nouvelles. Nous comprenons. Vous avez envie de tourner la page. Vous voulez votre intimité, retrouver vos marques, passer à autre chose, couper le cordon, ça y est c'est la vraie vie. L'hôpital, c'est pas une fin en soi.

Frédéric, Sarah, Marc, Josiane, Jean-Jacques, Jeannine, Christian, Isabelle, Thibault, Valentin, Sandrine, et les autres, vous défilez, vous défilez, vous arrivez, vous repartez, mais nous ne vous oublions jamais. Des fois je dis : « *Laissez moi un souvenir* ». Un jour, avec une dame, on a fait une blanquette. Je lui ai dit : « *Dédicacez-moi votre recette !* »

Tu étais un jeune père de famille. Au début, tu bougeais juste le gros orteil, et une seule chose parvenait à attirer ton attention. Une image de voiture. Une Porsche Cayenne. Tu ne parlais pas. Tout au niveau moteur, rien au niveau cognitif. Tu es resté un an, un an et demi. Es-tu encore en vie ?

Parfois, vous passez nous voir. On est surpris, et ça nous fait plaisir. Un jour, dans mon casier, un post-it : Monsieur Machin te passe le bonjour. J'étais frustrée. Parfois on vous croise dans la rue, une fois-même à Castorama. Un magasin de bricolage, c'est que ça va bien !

À l'approche de la sortie, vous aviez peur. Peur des séquelles. Peur que les progrès s'arrêtent, peur de croiser vos voisins, de retrouver vos familles. Un jour, un mari a

dit de sa femme, qui était ici : J'ai épousé une Rolls Royce, je me retrouve avec une 2CV. Ça nous a fait mal. On n'est pas des voitures, même si parfois il y a des accidents.

Et vous, maintenant, comment allez-vous ? Ça roule ? Où en êtes-vous ? Qu'est-ce qui est important pour vous ? Qu'est-ce qui vous donne de la joie ? Donnez nous des nouvelles. Écrivez nous des cartes postales. Passez nous voir.

Cécile, Salvador, Mélanie, Sylvie, Justine, et les autres.

19 mai. Nous allons voir Thibault, à Boulogne. Cécile, ergothérapeute, vient avec nous. Il vit dans un studio médicalisé, dans un immeuble récent, construit sur les anciennes usines Renault, juste devant l'île Seguin. Sa grande baie vitrée donne sur le chantier et quelques restes de l'usine, qu'on a conservés pour mémoire : le pavillon des directeurs, le portail. Thibault est en fauteuil, a perdu l'usage d'une main, mais peut écrire sur l'ordinateur. Nous attendons sa lettre. Je lui parle des *Lettres Persanes*. L'idée de l'exil, de l'hôpital comme terre natale, lui plaît. Il nous dit : « *L'hôpital est un pays, en effet, mais surtout c'est une île...* »

26 mai. Rendez-vous avec Marc à la *Brasserie des 3 gares*, à Chaville, et non Chatou, comme mon souvenir me le faisait croire. C'est en fait à Viroflay, et ça touche Vélizy. Il fait chaud. Nous passons l'après-midi à l'ombre des platanes, à écouter Marc. Sylvie l'ergothérapeute est avec nous. Les rues sont pavées, on se croirait dans notre enfance. Ça monte et ça descend. Valérie trouve que ça ressemble à Biarritz. Un marché est en train de remballer. Des familles déjeunent aux tables à côté, c'est fêrié, il n'y a pas école. Le patron de la brasserie a l'air d'un gangster en cavale, taciturne, le visage en lame de couteau, le serveur est un asiatique qui ne comprend absolument rien à ce qu'on lui dit. Marc n'arrête pas de parler. Il espère pouvoir vite s'installer à Berck, avec son fauteuil électrique. Il nous montre des photos de couchers de soleil sur la mer. Il nous apprend qu'il a toujours voulu faire de la photo, qu'il avait même suivi des cours de photos quand il était jeune, à Villejuif.

Lettre de Marc

Il y a toujours une chanson de Johnny pour chaque moment de la vie. Moi en ce moment c'est *20 ans*.

On me disait : le retour d'un handicapé, c'est pas facile. Moi je ne comprenais pas. On me disait : il faut quelqu'un pour vous aider à vous laver. Moi je disais : ma femme le fera. On me disait : c'est pas à votre femme de faire ça, c'est dégradant. Alors j'ai eu des petites bonnes femmes qui sont venues me laver, jamais la même. Et montrer mon cul à tout le monde, c'est pas dégradant ?

Mon obsession, c'était de rebosser. Je suis allé voir le DRH de ma boîte, il m'a dit : « *On n'a rien pour vous,* » je lui ai dit : « *Vous m'avez même pas dit bonjour* ». J'ai demandé un poste au PC central, rien. Alors j'ai dit : « *Faites moi mon chèque* ».

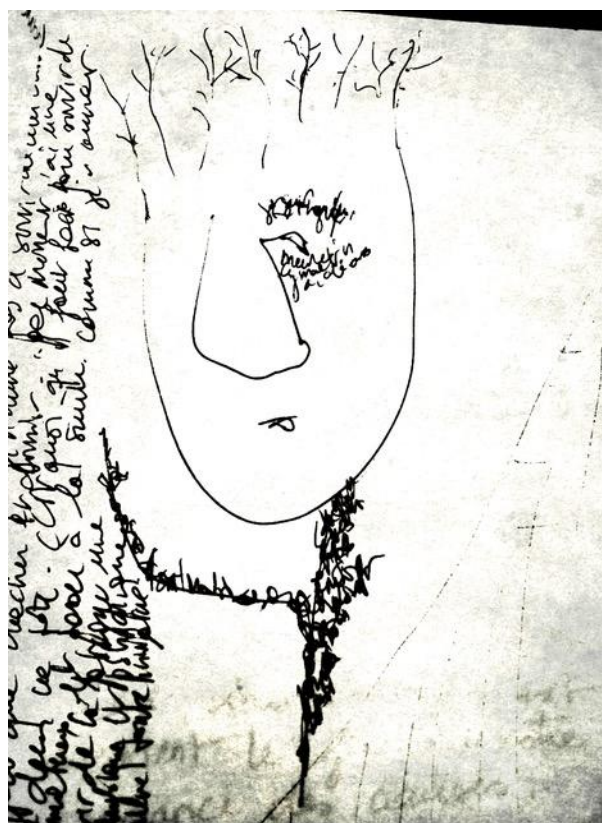
Je me souviens qu'on faisait de la cuisine à Garches, avec Sylvie. Le dernier plat qu'on a préparé ensemble, c'était du potimarron. Quand je suis rentré, j'ai proposé à ma femme de l'aider à faire la cuisine. Elle ne voulait pas. Elle disait : « *Tu bouges pas* ». À chaque fois que je me levais, elle disait : « *Pousse toi, tu me gênes...* » Pendant 3 ans ça a été comme ça. L'angoisse. Elle me faisait douter de moi. Elle me disait : « *T'es un parasite. Tu vis aux crochets de la société* ». Moi je

lui disais : « *Et toi tu vis à mes crochets* ». Si j'avais eu un flingue, je l'aurais fait. Parce que sauter par la fenêtre jamais. J'aurais eu trop peur de me rater. De me retrouver tétraplégique. C'était pas pour me suicider, c'était pour en finir avec la vie. Finalement, je me suis tiré. J'ai largué la bonne femme, les chiens, le chat, le pigeon. C'est à cause des orthophonistes de Garches. Elles me disaient toujours : « *Quand vous avez un problème, essayez de réfléchir à la cause de ce problème* ». Je suis allé à Berck. J'ai appelé ma bonne femme. Je lui ai demandé : « *Tu viens à Berck ?* » « *Non.* » « *Ben salut. Moi je ne reviens pas.* » Faut faire le deuil de sa vie pour retrouver la vie.

Maintenant, quand j'ai un coup de mou, j'ai plus besoin d'écouter Johnny, ça gueule trop. J'ai plus de camion, j'ai plus de pétard, La main c'est mort, je m'en fous. Chaque chose en son temps. D'abord la tête et la jambe. Et un fauteuil électrique. C'est la liberté.

Mais le problème, c'est que je ne peux pas résister à une femme. À Berck, je me suis ruiné en fleurs. Je suis redevenu con comme avant. La bestiole est de retour.

Marc



Valérie Minetto

Cécile Vargaftig est née en 1965 à Villerupt. Scénariste de cinéma et écrivaine. Derniers scénarios de film : *Des étoiles* de Dyana Gaye (2014), *L'échappée, à la poursuite d'Annie Le Brun* de Valérie Minetto (2015). Dernier ouvrage : *Ma nuit d'octobre* (Cécile Defaut, 2012).